

TRANSKRYPCJA NAGRAŃ

Exercice 1.

Document A

Je pense que ce qu'on appelle le « partage » de films, de musique, c'est d'abord une publicité gratuite pour les œuvres concernées. On nous parle toujours des pertes financières générées par le « partage », mais ce partage génère aussi des gains. Sans parler des auteurs méconnus qui n'auraient jamais eu les moyens de diffuser leurs œuvres si le partage n'existait pas. Le raisonnement des ayant-droit est mauvais. Le partage ne devrait pas être perçu comme une nuisance mais comme une possibilité supplémentaire d'être connu et reconnu. Au lieu de ça, les auteurs s'efforcent de censurer tous les moyens de communication. Le public n'apprécie pas du tout leur comportement. Car au final, c'est celui qui achète légalement une œuvre qui va avoir 36 verrous de sécurité dessus et 45 minutes d'avertissement sur le piratage avant le début du film ! Et celui qui a piraté l'œuvre, lui, dispose d'un fichier complètement libéré de toutes ces contraintes !

Document B

De mon point de vue, les possibilités qui sont offertes par le réseau ne doivent pas être limitées sous prétexte de droits d'auteur. C'est un réel progrès qui s'offre à nous : la culture accessible à tous, l'échange rapide de données, d'informations, d'images. Ce serait ignorer le monde contemporain que de supprimer ces avancées. Il faut que la société s'adapte en fonction de ces nouvelles possibilités et imagine une autre manière de rémunérer les créateurs. Depuis qu'ils sont en âge de taper sur un clavier et de surfer, les ados participent à des forums, consultent des encyclopédies en ligne pour faire leurs devoirs, ouvrent des comptes Facebook ou Twitter, contribuent à des sites, téléchargent de la musique et des films... et tout cela, sans jamais payer le moindre centime ni être rémunérés non plus. Ils sont nés avec Internet gratuit et la toile évolue avec eux tous les jours.

Document C

On ne demande jamais son avis à l'artiste. On dit qu'il faut partager, mais la musique, ce sont des coûts de production importants, c'est le studio, le matériel... Comment on peut décider qu'on doit la partager ? Pourquoi ? Un album est d'abord à l'artiste, il a le droit de le mettre à disposition quand il le désire et comme il le désire, et c'est frustrant que quelqu'un d'autre le fasse à sa place. Je trouve ça insultant pour l'artiste. C'est pas une question de business, c'est une question de respect du boulot d'un autre... Faut arrêter avec la culture du « libre », il a un loyer à payer, l'artiste. Derrière un morceau, ce sont de vrais gens qui galèrent. C'est la réalité du terrain : on a l'impression que tous les artistes sont riches, mais quand on sait ce qu'ils gagnent, on se rend compte que ce n'est pas du tout le cas.

d'après <http://www.newsring.fr>

Exercice 2.

Document n° 1

- *Petits et gros chiens. Chiens de salon. Chiens qui gardent les troupeaux... Il y a vraiment toutes sortes de chiens. Leur point commun, c'est l'attachement à leur maître. Et quand celui-ci est, comme vous, un professionnel du sauvetage de vies humaines, ils sont irremplaçables pour l'assister dans ses missions. Et c'est ce que vous allez nous raconter. Comment ça se passe alors ?*
- Alors, on se tourne vers des chiens qui ont une bonne olfaction, vers des chiens qui sont résistants, endurants parce que derrière, il y a une composante physique... surtout pour nous, dans le domaine de la recherche parmi les décombres.
- *Comment vous les entraînez ?*
- Si on prend ceux des pompiers de Paris, c'est un entraînement qui est quotidien. Il y a une partie entraînement physique spécifique, pratiquement comme leur maître. Donc le matin, ils vont courir avec le maître ou ils vont faire du vélo, pas eux, mais à côté du maître. Ça, c'est la partie physique. On leur apprend aussi à évoluer dans des environnements qui sont stressants. Parfois, dans une explosion, un tremblement de terre, il faut aller en profondeur, donc agir dans le noir, ou il faut aller en hauteur avec des vides qui peuvent être parfois assez vertigineux. On fait d'ailleurs régulièrement des entraînements de descente en rappel depuis le premier étage de la tour Eiffel, par exemple, pour que les chiens s'habituent au vide. Ça, c'est la partie physique et comportementale. Et puis la deuxième partie de l'entraînement, c'est l'aspect spécifique, c'est-à-dire apprendre, d'abord, comprendre qu'on va chercher une personne humaine pour avoir sa récompense, ça peut durer longtemps, ça peut être difficile.
- *Vous parlez des chiens des sapeurs pompiers. Chaque chien pompier a son maître ?*
- Chaque chien a son maître et on fait surtout en sorte de ne pas dissocier le binôme, parce que comme je le disais tout à l'heure, le chien, il travaille avant tout pour son maître. Donc on cherche à avoir un binôme qui soit, au plan relationnel, le plus fort possible, et avec quelque chose qui passe entre l'homme et le chien. Le chien ressent parfaitement ce que ressent l'homme et on veut que l'homme en vienne aussi à ressentir et à savoir lire son chien dans le moindre détail. On a des chiens qui connaissent tellement bien leur travail, on les met tout seuls sur les décombres et ils trouvent sans problème les victimes. Mais parfois, il peut y avoir des situations de doute, et le maître du chien va être capable de manière très, très fine d'apprécier le fait que le chien s'intéresse à un endroit. Ça ne peut marcher qu'avec un binôme très fort.

d'après <http://francebienvenue2.wordpress.com>

Document n° 2

Croyez-moi ou pas, mais que les coureurs français n'arrivent plus à gagner le Tour de France, c'est tout à fait logique. C'est même une chance pour notre pays... Je vais vous le démontrer brillamment. C'est vrai que c'est une exception culturelle française supplémentaire. Les Italiens gagnent régulièrement le Tour d'Italie. Les Espagnols gagnent régulièrement le Tour d'Espagne. Et pas seulement parce qu'ils ont de meilleurs pharmaciens que les autres... Alors que les Français, zéro. Eux, leur spécialité, c'est de gagner des étapes de prestige. Quand ils ont fait ça, ils sont très contents. Sauf que le lendemain, au moment où se déclenche la bonne échappée, ils sont au milieu du peloton en train d'envoyer des textos à tous les copains pour leur raconter comment ils s'y sont pris pour décrocher le bouquet de la veille. Et du coup, ça fait vingt-six ans qu'on attend un successeur à Bernard Hinault, dernier

vainqueur français du Tour. Et apparemment, cette année encore, on a aussi peu de chances d'en voir un en jaune sur les Champs-Élysées.

Mais tout cela ne doit rien au hasard. Vous savez bien que dans le sport professionnel, tout est plus ou moins arrangé. On fait croire de temps en temps qu'il peut y avoir des surprises, pour entretenir l'intérêt du public. Mais au fond, on sait que c'est pas vrai. Donc, l'échec récurrent des coureurs français dans la Grande Boucle résulte en fait d'une remarquable politique à très long terme pour assurer à la France son leadership mondial sur le plan touristique. Et force est de constater que ça marche très bien.

On a remarqué que, chaque été, les camping-caristes hollandais, australiens, norvégiens, canadiens ou kazakhs prennent d'assaut nos vallées ensoleillées et nos gorges profondes. Ce qui contribue à faire de la France la première destination touristique au monde, avec toutes les retombées économiques qui vont avec. Et pourquoi viennent-ils aussi nombreux, à votre avis ? Pour soutenir leurs champions, bien sûr, mais surtout parce que ces champions ont une chance réelle de se retrouver en jaune sur les Champs-Élysées. C'est pour ça que la France se garde bien de dénicher un nouveau Bernard Hinault, qui écraserait la concurrence et tuerait tout suspense avant même le départ. S'ils n'avaient pas la certitude que c'est un étranger qui va gagner le Tour, les touristes étrangers ne viendraient plus l'été en France. En tout cas, bien moins nombreux. C'est pour ça qu'une politique touristique réfléchie, qui se veut efficace, ne doit négliger aucun paramètre. Évidemment, vous n'êtes pas obligés de me croire...

d'après <http://www.franceinfo.fr>

Exercice 3.

Les transformations contemporaines du social, en général, et du monde du travail, en particulier, ont contribué à produire des générations de travailleurs caractérisés par des attitudes, des attentes et des comportements différents vis-à-vis du travail. Une telle différenciation a également contribué à rendre les rapports intergénérationnels complexes et régulièrement considérés comme conflictuels.

Si vous me demandez ce qu'on entend par génération, je dirais que c'est un groupe particulier dont les membres partagent une proximité en âge et ont traversé, à des étapes déterminantes de leur développement, des événements de vie semblables. Caractériser les générations revient donc à identifier ces expériences particulières ainsi que les événements et cadres sociaux auxquels ils réfèrent.

La définition des générations au travail renvoie dès lors à certains événements clés qui prennent place dans l'histoire du capitalisme et des transformations des cadres sociaux du travail. En se basant sur cette conception, la littérature – essentiellement nord-américaine – identifie quatre groupes principaux considérés comme significativement porteurs de conceptions et de valeurs distinctes sur le travail.

Les « traditionalistes » ou « vétérans » sont nés avant la fin de la Seconde Guerre mondiale et sont héritiers de la grande dépression économique des années 30. Ils se caractérisent par leur respect des supérieurs et leur attitude loyale vis-à-vis des institutions. En échange, ils attendent d'un emploi qu'il dure toute une vie.

Les « baby-boomers » sont nés dans l'après-guerre et constituent aujourd'hui la tranche d'âge des travailleurs les plus âgés. Leurs valeurs se structurent autour de la santé et du bien-être, du développement de soi et de l'implication.

Les membres de la « génération X » sont nés entre le milieu des années 60 et la fin des années 70. Ce groupe constitue la part principale de la population active. Ils ont appris à être indépendants dans un monde traversé par les restructurations et les licenciements dont ils ont pu eux-mêmes être victimes ou dont leurs proches ont pu être victimes. Ils ont perdu la confiance que les générations antérieures pouvaient avoir dans leurs supérieurs.

Les membres de la « génération Y » sont nés entre la toute fin des années 70 et le milieu des années 90. Il s'agit de la première génération née « avec un PC dans les bras ». Fortement influencés par l'individualisme de leurs parents, ces jeunes travailleurs, qui commencent tout juste à entrer sur le marché du travail, doivent aussi faire face aux incertitudes de ce marché et au fait qu'aucune place ne leur est assurée.

De nombreux travaux ont montré combien la transformation des cadres sociaux du travail avait eu, dès les années 1980, un impact significatif sur les processus intergénérationnels de transmission et de solidarité. Largement à l'œuvre pour les générations précédentes, de tels échanges semblent aujourd'hui entravés.

d'après <http://www.ftu.be/documents/ep/EP-21.pdf>